

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Théâtre **Le théâtre et l'action**

Jacques Bobet

Volume 3, numéro 6 (18), décembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bobet, J. (1961). Théâtre : le théâtre et l'action. *Liberté*, 3(6), 792–794.

Le théâtre et l'action

JACQUES BOBET

Si j'ai plusieurs fois invoqué la nécessité, parmi nous, d'un théâtre de combat, d'un théâtre aussi engagé que possible, aussi proche même que possible de l'actualité, ce n'est pas par goût du sang, de la bagarre, de la révolution en permanence. Je ne désire nullement que les spectateurs, à la sortie du théâtre, s'organisent en monomes, pour aller manifester devant quelque Parlement ou Ambassade ou Institut que ce soit. J'ai d'autres raisons plus précises et plus réalistes.

La première est que le théâtre me paraît demeurer un instrument de combat privilégié. Je sais que l'examen des pièces de théâtre qui passeront à la postérité, ou simplement à la célébrité, me donne tort. Pour un **Barbier de Séville**, à implications politiques modérées, cinquante drames à ressort amoureux ; pour un drame de Hugo qui eut les honneurs de la censure, vingt marioles ; pour un théâtre du peuple, cinquante Boulevards, etc... Ce qui ne prouve d'ailleurs encore qu'une chose, c'est que les partisans d'un théâtre de combat ont eu tort **jusqu'à maintenant**. Mais les temps changent vite et rien ne dit que l'évolution du théâtre ne l'entraînera pas vers une actualité toujours plus grande. Tous les arts de communication ajustent leurs batteries depuis quelques années, surtout les quatre grands : le roman, le théâtre, le cinéma, la télévision. Et chacun d'eux cherche moins à concurrencer les trois autres qu'à définir son propre champ d'action, celui sur lequel il est irremplaçable. Et on se rend rarement compte que le théâtre demeure sans doute l'arme la plus brutale, la plus souple, la plus incisive qui reste à notre disposition, et dont l'emploi ne soit pas encore complètement frivole.

Je songe d'abord qu'une pièce de théâtre peut répondre aux questions précises d'un très petit groupe social. Toute nation, si petite soit-elle, toute ville de quelque importance, peut avoir, et a généralement, son propre théâtre. Ceci ne garantit nullement la qualité, j'en conviens, mais au moins la vitalité. Le théâtre naît et renaît partout, à chaque génération. Et non seulement sous sa forme d'interprétation, mais, bel et bien, d'écriture. Il n'y faut vraiment qu'un petit groupe de gens ayant un embryon de pensée commune, un homme et une plume. Considérez alors le cinéma de long métrage, et voyez, comparé à cet archer au pied léger, combien il ressemble à un chevalier en armure incapable de se mouvoir seul. Mettant même de côté la question d'un outillage technique coûteux et encombrant, il resterait encore la redoutable question des capitaux à investir dans un grand film ; question si redoutable que nombreuses sont les nations qui ont encore, jusqu'à maintenant, vécu exclusive-

ment sur le cinéma "des autres". Peut-être ne s'en sont-elles pas trouvées beaucoup plus mal dans l'ensemble, mais enfin, pour nous par exemple, aller au cinéma c'est en quelque sorte "aller à l'étranger". L'étranger a du bon, mais à condition qu'on soit assez satisfait d'abord de son "chez-soi"; sinon l'expérience devient vite amère.

Le théâtre est donc socialement précis et économiquement possible. Je le crois, en plus, extrêmement rapide dans son attaque.

Il n'est guère plus long d'écrire une pièce de théâtre que le scénario complet d'un long métrage; mais toute comparaison s'arrête là. Le temps qu'un film moyen soit mis en train, tourné, monté, sonorisé, tiré et distribué, la pièce de théâtre a pu être jouée cent fois. Les journaux, les périodiques, les chansonniers, la télévision même, peuvent intervenir dans notre existence plus rapidement, mais au niveau d'une certaine dignité artistique, c'est encore le théâtre qui peut être le premier sur la brèche.

Quant à son efficacité, je veux bien croire qu'un simple sonnet peut parfois changer la conscience de toute la tribu de façon plus durable qu'un long drame; je veux bien croire aussi que certains romans peuvent être des compagnons fidèles pour la vie entière; mais le théâtre demeure toujours moyen de communication unique où des acteurs vivants viennent en personne devant un public groupé, et conscient de sa collectivité, pour jouer, le jouer. Ceci n'est pas nouveau, loin de là, mais c'est encore l'essence du théâtre et ce qui en a fait de tous temps, un instrument de civilisation privilégié, l'instrument royal.

Une autre considération me ramène vers le théâtre depuis quelques années. Qu'il soit maniable, rapide, incisif, un peu rudimentaire sans doute, mais très efficace, ceci fut vrai de tous les temps; mais il me semble que chaque époque demande que l'on utilise telle arme de préférence à telle autre; chaque combat, et chaque moment du combat, exige le choix des armes. Je m'excuse de parler "art" en termes d'armes, mais c'est que, pour moi, il n'y a pas trente-six combats: il y a celui-ci ou l'autre, celui qui se commet avec des armes véritables, et que nous n'éviterons que dans la mesure où nous gagnons le premier combat, celui de la compréhension, celui de la civilisation.

Cette comparaison guerrière me semble impliquer deux choses essentiellement. La première est qu'il ne s'agit nullement, dans mon esprit, de laisser le roman, la poésie, toutes les autres armes de civilisation, au vestiaire, car nous ne savons jamais où et comment il nous faudra contre-attaquer demain; non plus qu'il ne saurait être question de traiter de tout et de n'importe quoi au théâtre en ce moment, sous prétexte d'efficacité immédiate.

Mais la seconde est que nous vivons à une époque où il faut faire vite. Rerement, en tant que civilisés, avons-nous été aussi en retard sur la civilisation qui nous entraîne. Depuis le début du siècle, et plus encore durant les vingt-cinq dernières années, nous avons constamment perdu du terrain, en tant qu'individus et en tant que collectivité, sur ce qui nous arrive chaque jour et risque encore de nous arriver demain. Collectivement nous sommes de vérita-

bles barbares au sein de la civilisation la plus évoluée du monde. Entre la conscience que nous devrions avoir de notre temps, et celle que nous avons réellement, ce n'est pas vingt-cinq ans de retard que nous avons, c'est un bon siècle ! Si bien que nous pouvons à peine compter sur les outils de culture classique. La poésie, très bien ; la musique, le roman, la peinture, tous les arts classiques, très bien ; mais n'avon-nous pas perdu trop de terrain pour que ce outils puissent encore être utiles à temps ? Ne sommes-nous pas descendus si bas que tous les instruments civilisateurs usuels sont trop raffinés, et par conséquent " futiles " ?

S'il en reste encore un qui puisse agir assez vite et assez énergiquement, à cause des raisons mentionnées plus haut, peut-être est-ce le théâtre. Peut-être même est-il déjà trop tard pour le théâtre; peut-être l'action pour être efficace, doit-elle être plus rudimentaire encore; peut-être sommes-nous maintenant au niveau du sarcasme, de la dérision, de la clameur; peut-être même au niveau du geste, du mime tout simplement. Si nous ne comprenons même pas ce que Bertrand Russell, entre autres, essaie désespérément de nous faire saisir, nous pourrions toujours demander à Marcel Marceau de venir nous faire les gestes.

Jacques BOBET